NOTE SUR L'ABBAYE DE BRETEUIL (OISE)

Le bourg de Breteuil, solide bourg du plateau picard implanté à mi-chemin de Beauvais et d'Amiens, constitue un établissement topographiquement bipartite, tout à la fois en fond de vallée ,aux sources de la rivière de Noye, sous-affluent de la Somme, et sur le rebord du plateau calcaire. Breteuil doit pour une grande part sa prospérité économique et son rôle stratégique à cette topographie particulière, mais aussi à sa position immémoriale de carrefour de routes.

Le toponyme "Brituogilum", qui a donné naissance à Breteuil, apparaît dès le VIIe s., et désigne alors sans doute une communauté précaire établie en bordure des marais de la Noye, sur le site de l'actuel cimetière. Il faut néanmoins attendre 1049 pour posséder le premier document écrit faisant mention de l'existence de la localité et de ses structures organiques fondamentales : le château, l'abbaye, l'église paroissiale Saint-Cyr. Ce document capital n'est autre que la confirmation, par le pape Léon IX, qui présidait alors le concile de Reims, de l'ensemble des biens fonciers et immobiliers concédés par le comte de Breteuil Gilduin pour constituer le temporel initial de l'abbaye bénédictine Notre-Dame, qu'il venait de rétablir sur les flancs de la motte castrale de Breteuil. Gilduin (v.980-1060), seigneur issu d'une puissante maison beauceronne attachée aux pas des comtes de Blois et de Chartres au moment de l'avènement des Capétiens, est peut-être également à l'origine de la création de cette motte artificielle elle-même. Motte élevée sur le rebord du plateau, dominant tout à la fois la Noye et les vastes étendues marécageuses qui la bordent alors et occupent le site de l'actuel bourg. Motte couronnée d'un tertre et d'une "turris" en bois, elle-même protégée par plusieurs chemises de palissades.

Si l'abbaye bénédictine Notre-Dame avait sans doute été fondée avant les invasions normandes du IXe s.,son rétablissement, vers 1030-1040, est l'oeuvre de la puissance comtale. En 1613; l'historien beauvaisien Pierre Louvet, dans ses *Antiquitez du païs de Beauvoisis* , affirme que le monastère primitif a été détruit par les Normands en 853 et cite quelques lignes d'une chronique médiévale de l'abbaye, chronique qui disparaîtra, avec une grande partie du chartrier monastique, lors du sac des bâtiments conventuels par les Espagnols, en 1636. Cette chronique, qui pouvait dater du XIIIe s., rappelait que "Premièrement Evrars fut li premiers abez de cheens que messires Geduins y mit quant il restora cheste abeie qui estoit gastée par mauvaises gens. Et refonda lis dis messire Geduins l'église de Cheens en l'onnour de madame Sainte-Marie si comme elle avoit esté devant par le conseil l'evesque Druon di Beauvais...".

C'est en effet Gilduin qui restaure le monastère, "anciennement ruiné" ("antiquitus desolatum") selon les propres termes de la bulle de Léon IX, et le dote de son temporel primitif. Celui-ci se compose, "autour dudit château" de quinze "hospites", de "trois masures...avec trois hôtes, un moulin" - il s'agit du moulin des Moines, parvenu jusqu'à nous, dans sa forme ultime du XVIIIe s. - "un four libre, tel qu'il le tenait lui-même, une terre labourable de deux charrues, et un bois et 24 arpents de vigne." Par ailleurs, Gilduin cède à l'abbaye les églises et villages suivants, en tout ou en partie :
" L'église Saint-Cyr avec son autel, un petit jardin, le tonlieu, le ban, le droit de garde et tous les avantages accoutumés du sanctuaire de cette église;" - il s'agit de l'église primitive de Breteuil, actuelle chapelle du cimetière- " la moitié de l'église de Saint-Denis" - l'actuel village de Beauvoir - "et de l'autel; la moitié de l'église de Saint-Martin et de l'autel d'un village nommé Vendeuil, la moitié du tonlieu, du ban, du droit de garde et de toutes les coutumes de

ladite église; de même, un hôte à Vendeuil. De même, le tiers de l'église et de l'autel de Saint-Pierre de Bonneuil, avec le tiers du tonlieu, du ban , du droit de garde et des autres coutumes. A Allonne, deux hôtes et la moitié de la dîme de ce même village. A Pateaucourt, un hôte et deux parties de la dîme de ce même village. A Amonval, trois hôtes. La dîme "de Cainiaco". La moitié du village nommé "Altovillare" et la moitié de celui qui s'appelle Pronleroy, et l'autel dudit village avec les coutumes du sanctuaire. Item, l'autel du village nommé Montiers avec le sanctuaire. A Chambly, tout ce qu'il" (Gilduin) "y possédait, les hôtes, la terre labourable et les vignes, ainsi que ses esclaves...En outre, il" (Gilduin) "leur a cédé la vicairie et tous les droits desdits villages, terres et possessions, afin également que tous leurs hôtes soient affranchis de toute coutume...".

L'abbaye est essentiellement établie en un terrain très marécageux jouxtant au couchant les fossés du château, auquel elle est reliée, semble-t-il, par un pont mobile au Moyen-Age (actuelle rue Tassart). Comme le précise la bulle de 1049 : "Ce monastère est situé dans le Beauvaisis, au dessous du château fort dudit Gilduin, connu sous le nom de Breteuil, à l'endroit même où, selon les conseils de Drogon, évêque de ce pays, ont été établis sous le régime d'un abbé nommé Evrard, des moines..." bénédictins. Le domaine monastique est irrigué par la Noye, ainsi que par une multitude de petites sources et bras d'eau qui s'y rattachent. D'où des inondations périodiques qui, tout au long de l'histoire du monastère, obligeront les religieux à procéder à de considérables de travaux de terrassement et de remblais afin d'asseoir plus solidement les fondements de leurs bâtiments.

Pour diriger cette communauté composée initialement d'une douzaine de religieux , Gilduin place à sa tête sans doute l'un de ses parents, l'abbé Evrard (mort en 1053), issu du monastère Saint-Père de Chartres, d'où il avait été expulsé pour d'obscures raisons en 1030, et lui aussi de souche beauceronne. Cette fondation, approuvée par l'évêque de Beauvais Drogon, vers 1050, et confirmée par le pape, s'inscrit dans un contexte de vif renouveau du monachisme bénédictin dans le nord de la Gaule, après les troubles des IXe et Xe s., renouveau encouragé et soutenu notamment par certains évêques. Tel est le cas de Drogon, qui fut l'un des grands évêques fondateurs de monastères en ce temps - il créa, en particulier, les deux abbayes bénédictines de Saint-Paul, en 1032, et de Saint-Symphorien-les-Beauvais, en 1035 - et son rôle fut sans aucun doute déterminant dans la concrétisation et dans la reconnaissance par l'Eglise de la pieuse volonté de Gilduin. Mais la restauration de l'abbaye de Breteuil est également contemporaine de nombreuses autres fondations monastiques ou canoniales par les soins de puissants seigneurs laïques qui avaient souvent, eux-mêmes ou leurs ancêtres, usurpé pendant les troubles aux communautés religieuses les biens fonciers ou immobiliers qu'ils leur rendaient, une fois cette longue période d'insécurité révolue.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye Notre-Dame connaît de suite une prospérité et un essor fulgurants, liés notamment à un accroissement spectaculairement rapide de son temporel. Ce temporel, constitués de terres arables, de vignes, de bois , mais aussi d' "autels" (c'est-à-dire de revenus attachés aux églises) et de villages entiers, était le fruit, tantôt de donations laïques, tantôt de transactions avec d'autres communautés religieuses, monastiques ou séculières. C'est ainsi que l'abbaye assure très vite une mainmise foncière sur la plupart des villages et des paroisses avoisinant Breteuil (Vendeuil, Beauvoir, Tartigny, Wavignies, Hardivillers, Rouvroy, Bonneuil), mais aussi sur des localités plus éloignées et situées, soit dans le diocèse de Beauvais (Saint-André-Farivillers, Puits-la-Vallée, Maisoncelle-Tuileries à l'ouest; Montiers, Pronleroy, à l'est), soit dans le diocèse d'Amiens (Cormeilles, Moreuil, La Faloise, Chirmont, Démuin, Pierrepont-sur-Avre, et même Mareuil-Caubert près d'Abbeville), Breteuil étant en effet placé sur les franges des deux diocèses. Cet afflux massif d'acquisitions est illustré par les confirmations épiscopales de ces acquisitions obtenues, tout au long du XIIe s., des évêques

d'Amiens et de Beauvais, en particulier Geoffroy (1105) et Thierry (1164), prélats amiénois, ainsi que de Barthélémy de Montcornet, évêque-comte de Beauvais (1164).

Parallèlement à la constitution de cette puissante assise foncière et immobilière, le monastère acquiert, dès le XIe s., un renom spirituel amorcé, en 1052, par la donation à l'abbaye et leur translation à Breteuil, par Gilduin, des reliques de saint Constantien, solitaire d'origine auvergnate qui fonda au VIIe s. un ermitage dans le Maine, reliques à lui données par son neveu, Avisgaud, évêque du Mans. Ces reliques, dont les vertus miraculeuses sont très tôt solennellement reconnues, étaient en grande réputation pour la guérison des insensés et des possédés. Mais ces vertus allèrent rapidement bien au-delà des limites précises qui leur avaient été assignées et on les voit éteindre des incendies (notamment en 1706), protéger miraculeusement de chutes malencontreuses ou encore enrayer la sécheresse. Le pélerinage aux reliques de saint Constantien connut une très grande popularité jusqu'à la fin du XVIIe s. et constitua, tout au long de son histoire, une source de revenus appréciable pour le monastère. Celui-ci enrichit d'ailleurs son Trésor, au cours du Moyen-Age, d'autres reliques insignes, telles que la châsse de saint Lysold, des reliques de saint Fiacre et de saint Laurent, des morceaux de la Vraie Croix et des restes du sang séché du Christ, des cheveux de Notre-Dame, ou encore, plus tardivement, le menton de saint Maur, qui, elles aussi, suscitèrent une grande vénération.

Par ailleurs, le monastère essaime un certain nombre de prieurés afin d'assurer le relais, tout à la fois de la gestion matérielle et de l'administration spirituelle de ses vastes domaines. En 1178, ces prieurés étaient au nombre de 8 et situés principalement dans le diocèse d'Amiens : les prieurés Saint-Martin de La Faloise, Saint-Clément de Démuin, Saint-Christophe de Mareuil-Caubert, Saint-Nicolas de Bonneuil-le-Plessis, Saint-Aubin de Harponval, Saint-Nicolas de Merles, Notre-Dame de Pierrepont-sur-Avre et Notre-Dame de Courcelles-les-Chirmont. A ces établissements, il faut ajouter le prieuré de la Madeleine à Montiers, créé un peu plus tard, sans oublier le prieuré Saint-Vaast de Moreuil, devenu très tôt abbaye autonome.

On ne doit sans doute pas au hasard de constater que les annales de l'abbaye, notamment la volumineuse histoire manuscrite du monastère rédigée au XVIIe s. par le frère Robert Wuyart (1638-1714), publiée partiellement en 1883, et qui nous permet de suivre pas à pas l'évolution de la communauté, placent les premières campagnes conséquentes de construction de l'église et des lieux réguliers au moment même où l'abbaye atteint l'apogée de son rayonnement spirituel et temporel, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIIe et la première moitié du XIIIe s. De fait, les travaux semblent s'être échelonnés, avec discontinuité, sur un siècle et demi (v.1160- v.1300), et sous la houlette d'abbés bâtisseurs particulièrement énergiques.

Wuyart place la première dédicace de l'église abbatiale en 1165, sous l'abbatiat de Laurent (1164-1177), religieux issu de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs. Mais il est bien évident que le nouveau sanctuaire a remplacé un édifice antérieur, élevé sans doute au XIe s., où furent inhumés les dix premiers abbés, et où étaient vénérées les reliques de saint Constantien et de saint Lysold. Consacrée par l'évêque de Beauvais, Barthélémy de Montcornet, son édification, qui fut sans doute financièrement et matériellement soutenue et encouragée par le comte de Clermont et de Breteuil Raoul, dut probablement se prolonger jusqu'au début du XIIIe s. Certainement interrompue par l'incendie qui ravagea l'abbaye en 1171, elle fut reprise avec célérité sous l'abbé Alvrède (1177-1202), religieux d'origine anglaise. D'anciennes chroniques placent en 1185 la construction de son admirable clocher, élevé à la croisée du transept, "merveille d'architecture" qui faisait l'admiration des voyageurs et des pélerins. Alors que ce clocher était presque achevé, un ouragan renversa toute la

maçonnerie et les ouvriers qui y travaillaient, sans qu'un seul fût blessé, grâce à la protection de saint Constantien (manuscrit de d'Allichamps sur l'histoire de l'abbaye, 1721).

Si l'on se fie aux deux seules vues qui nous représentent avec quelque certitude cette église abbatiale d'amples dimensions, c'est-à-dire, d'une part, la vue cavalière du monastère extraite du *Monasticon Gallicanum* de Dom Germain (1694), d'autre part le dessin des bâtiments exécuté par Basire vers 1770, peu de temps avant la destruction de l'église et du cloître - et publié dans le *Voyage pittoresque de la France* de La Borde, en 1792 - on peut supposer que c'est bien ce même monument des XIIe-XIIIe s. qui, dans sa relative intégrité, était parvenu jusqu'au XVIIIe s., en ayant surmonté les innombrables vicissitudes de l'histoire du monastère. En effet, ces documents, tout comme les plans de l'abbaye dressés au milieu du XVIIIe s., nous présentent une église composée d'une longue nef de plan rectangulaire flanquée de collatéraux, d'un transept largement saillant à la croisée duquel avait été érigé le très élégant clocher, enfin d'un choeur à déambulatoire et chapelles rayonnantes terminé par une abside hémicirculaire. Le monument adoptait un plan en croix latine rendu irrégulier, d'une part, en raison des importants terrassements nécessaires pour asseoir l'édifice sur un sol particulièrement spongieux, d'autre part, en raison de son raccordement, côté nord, avec le cloître. En outre, de nouvelles chapelles, fruit de donations particulières, furent ajoutées, au cours des siècles, aux flancs nord et sud de l'abside et une chapelle orientée implantée dans l'axe du croisillon sud. En 1275, par exemple, un clerc lai de Breteuil, nommé Jean Le Waule, dont on possède encore une partie de la dalle funéraire à effigie gravée, donna à l'abbaye 21 journaux de terre pour fonder une chapelle dédiée à saint Pierre en l'église abbatiale. Au XVIe s., ces chapelles étaient au nombre de 13 et dédiées respectivement à Notre-Dame, Saint-Constantien, Saint-Pierre, Saint-Nicolas, Sainte-Marguerite, Saint-Eloi, Saint-Jacques, Saint-Eustache, Saint-Jean-l'Evangéliste (derrière le grand autel), la Magdeleine, au Sépulcre (qui était derrière l'autel de Notre-Dame de Beaussault), à Sainte-Barbe et Saint-Christophe.

L'église, implantée au sud de l'enclos monastique, jouxtait, sur son flanc méridional, le cimetière de l'abbaye et communiquait, au nord, avec le cloître, par une petite porte établie au droit de la quatrième travée du collatéral nord de la nef. Celle-ci était séparée de ses bas-côtés par "de très gros et massifs pilliers", si l'on en croit le témoignage, particulièrement précieux , de l'historien de Breteuil Pierre Mouret (1769-?), qui avait connu l'église et les anciens bâtiments claustraux étant enfant. Les collatéraux étaient épaulés de contreforts à double retraite. La nef et ses bas-côtés, formés de huit travées, étaient éclairés par de hautes baies en plein cintre, tout comme le choeur, l'ensemble des murs gouttereaux étant sommés d'une corniche beauvaisine. Grâce au travail inappréciable de l'archéologue de Clermont Eugène Woillez qui, vers 1840, put, peu de temps avant leur disparition, procéder à des relevés très précis des restes du mur gouttereau méridional de la nef, on connaît avec une relative exactitude la configuration architectonique de celui-ci. Construit en pierres de taille de moyen appareil soigneusement assisées, il était rythmé par une scansion de contreforts à large glacis et occupant toute la hauteur de la paroi. Les baies en plein cintre étaient soulignées d'une archivolte finement moulurée se prolongeant en bandeau sur toute la longueur du mur. Le glacis inférieur des contreforts se prolongeait également en larmier sur toute la longueur de celui-ci. Quant à la corniche beauvaisine, ses arcatures reposaient sur de fins corbeaux à motifs géométriques ou de masques humains grimaçants. Enfin, les relevés de Woillez font apparaître que des contreforts de profil semblable à ceux du mur gouttereau épaulaient la façade occidentale de l'église; en outre, ils révèlent que deux grandes ouvertures en tiers-point avaient été ménagées postérieurement sur le flanc sud de la nef.

Le transept, tout comme le clocher, que Mouret décrit de "forme quarrée et très-massive", étaient épaulés de puissants contreforts d'angle et étaient percés d'ouïes relativement

étroites, à l'exception des étages supérieurs du clocher, agrémentés de deux niveaux de baies géminées en plein cintre. A l'intérieur de l'église, dont on ignore quel était le type de voûtement, le grand autel supportait les châsses de saint Constantien et de saint Lysold, objet de la vénération des pélerins. Le monument, qui mesurait 64 m. de longueur, était probablement l'une des plus imposantes et des plus remarquables églises abbatiales que comptait alors le diocèse de Beauvais.

Le cloître et les lieux réguliers furent sans doute construits à la suite de l'église, mais un incendie, survenu en 1171, les réduisit en cendres, notamment le dortoir et le cloître. Lors du sinistre, "on remarqua un pigeon blanc qui s'opposait aux flammes lesquelles semblaient s'aller jeter sur l'église; ce qu'on a attribué à la protection de saint Constantien. Une peinture déposée au trésor", jouxtant l'abside de l'église, " garde la mémoire de ce miracle" (Wuyart). Un nouvel incendie, vers 1210, consuma de nouveau les bâtiments monastiques : on ne reconstruisit alors, à l'initiative de l'abbé Renault de Farivillers, que le dortoir et le logis abbatial. Sous l'abbatiat de Mathieu (1227-1240), moine issu de Cluny, l'abbaye n'avait toujours pas été entièrement rebâtie, puisque l'abbé de Cluny invitait alors ledit Mathieu à rétablir le monastère, brûlé du temps de son prédécesseur. L'abbaye subit derechef les affres du feu à l'époque de l'abbé Nicolas 1er (1244-v.1261).

Il faut attendre l'abbatiat de Werric (1291-1308) pour assister à une reconstruction quasi-générale des lieux claustraux, ainsi que du logis abbatial. Wuyart nous apprend ainsi qu'il "fit bastir les trois côtés du cloistre, qui ne sont pas voûtés, pour réparer les dégâts du feu du tems de l'abbé Nicolas; ce à quoi personne n'avoit encore songé. Ce bastiment étoit fort nécessaire. Il fit graver beaucoup de fleurs de lys, aux piliers des coins; ainsy que des tours avec des églises. Je n'y trouve aucun écusson. Mais je vois ses armes au milieu du haut de la chapelle Notre-Dame et à la voute de la mesme chapelle, d'où je les ai tirées. Ce sont bien celles de l'abbé Verris : la crosse prouve qu'elles appartiennent à un abbé; il est peint au naturel sur la mesme vitre; au-dessus de sa tête sont ces mots : l'abbé Werri...c'est l'abbé Werri qui a fait rebâtir la chapelle comme le cloistre...".

Et, de fait, l'examen de la vue cavalière de 1694 nous révèle de notables dissemblances stylistiques entre l'église abbatiale, d'obédience encore toute romane (baies en plein cintre, corniche beauvaisine), et le cloître de style rayonnant, avec ses arcs en tiers-point aigu ou trilobés ou encore ses pinacles et ses gâbles fleuronnés. Toutefois, il faut se garder d'interpréter de manière trop littérale un tel document nécessairement aléatoire. En 1821, Pierre Mouret se souvenait encore fort bien de ce cloître :
" J'ai vu aussi, étant encore enfant, les cloîtres de cette abbaye. C'étoit une très-belle et grande galerie en carré, avec un jardin au milieu. Cette galerie couverte, avec des petits pilliers en pierres dures, garnis de superbes et délicates sculptures, faisoit l'admiration de tous les connoisseurs. On pouvoit dire : Quels beaux cloîtres il y avoit à l'abbaye de Breteuil ! "

L'aile est du cloître présentait, sur sa face orientale, comme en témoigne le dessin de Basire, une série d'arcatures aveugles en tiers-point, scandées de contreforts. Elle abritait le dortoir des religieux, ainsi que la bibliothèque et le noviciat. L'aile sud, jouxtant l'église, était occupée par la salle capitulaire, alors que l'aile nord abritait le réfectoire. Enfin, dans l'aile ouest, on trouvait les logements du procureur et du concierge de l'abbaye, ainsi que les magasins de l'abbé. De ce remarquable ensemble, disparu vers 1770, ne subsiste plus aujourd'hui, en guise de témoin, qu'un contrefort sommé d'un élégant clocheton orné d'arcs en tiers-point reposant sur de fines colonnettes pourvues de chapiteaux à crochets, le tout couronné de petits gâbles à trilobes. Ce contrefort, qui rythmait l'aile nord du cloître, occupe l'angle sud-est de la chapelle abbatiale.

Faut-il voir en la "chapelle Notre-Dame" élevée par l'abbé Werric, la chapelle particulière de l'abbé, ou bien ne correspond-elle qu'à une chapelle absidale de l'église ? Cette dernière hypothèse est la plus probable, mais l'analyse stylistique de la chapelle de l'abbé, le seul vestige actuellement subsistant, avec sa salle basse et un cellier voisin, du monastère médiéval, semble attribuer celle-ci à la même campagne de travaux . Cette chapelle ("sacellum aedes abbatis"), située à l'angle nord-ouest du cloître, entre le logis de l'abbé à l'ouest et le logis des religieux à l'est, communiquait par une petite porte avec l'aile nord du cloître, à laquelle elle était architectoniquement liée. Une vitre côté sud éclairait la chapelle du côté du préau du cloître, alors que trois baies géminées en tiers-point constituées, chacune, de deux lancettes trilobées sommées d'un quadrilobe, donnent encore aujourd'hui le jour sur ce qui était jadis la cour de l'abbé. Ces baies, admirablement conservées, se signalent notamment par leurs faisceaux de colonnettes graciles, dotées d'élégants chapiteaux à crochets et soutenant la retombée des arcs. Enfin, cette chapelle était jadis dotée d'un étage sous comble, éclairée côté nord par une large baie aujourd'hui disparue.

La chapelle, qui offre une longueur de 10,90 m. pour une largeur de 4,50 m., est constituée de quatre travées barlongues voûtées sur croisées d'ogives et doubleaux. Les formerets présentent un arc en tiers-point très aigu. Le profil en amande des nervures constituées d'une arête abattue par deux cavets soulignés d'un petit filet, semble accuser l'extrême fin du XIIIe s., alors que la retombée de ces mêmes nervures, résolument torique, et la corbeille des culs-de-lampe qui les soutiennent, paraissent indiquer des modèles stylistiques du milieu du XIIIe s. Faut-il en conclure que les voûtes ont été remontées vers 1290 sur une structure plus ancienne ? Rien ne permet de l'affirmer.

Le décor sculpté se concentre sur les culs-de-lampe, hélas mutilés, mais où l'on parvient à distinguer encore un Saint-Nicolas, un concert d'anges, une procession de religieux , le Lavement des pieds, ainsi que des motifs purement végétaux. Il se concentre également sur les clefs de voûte qui semblent illustrer des références stylistiques des années 1250, à l'instar des feuillages de chêne ou de lierre, de la mandegloire ou de l'Agneau vexillifère qui les ornent. Voûtes et parois étaient également pourvus de décors peints, dont on lit encore quelques vestiges de vermillon et d'azur. Enfin, au XIVe s., cette chapelle recevra un admirable pavage en carreaux de terre cuite émaillée, miraculeusement parvenu jusqu'à nous, et qui constitue l'un des plus remarquables pavements que nous a légué le Moyen-Age dans le nord de la France. Divisé en rectangles de longueur variée, il offre des motifs géométriques (cercles entrelacés, damiers, losanges), mais aussi des rinceaux, des animaux affrontés (lions, oiseaux, lézards), enfin, d'énigmatiques rondes de personnages. Le tout alternant des fonds rouges et des tons jaune, brun ou vert foncé.

Sous cette chapelle, se trouve une salle basse, à laquelle on accède du côté de la cour de l'abbé par une grande arcade en plein cintre, très postérieure et peut-être créée de toutes pièces lorsque cette salle fut convertie en cellier, probablement dès l'époque moderne. En effet, cette grande arcade dissimule deux ouvertures géminées en plein cintre, de facture sans doute médiévale. On ignore la destination primitive de cette pièce, même si la richesse de son décor et ses étroites similitudes avec celui de la chapelle haute, écartent l'hypothèse d'une fonction utilitaire. Faut-il y voir l'équivalent de ces chapelles épiscopales à deux niveaux, comme celle (fin XIIe s.) du palais épiscopal de Laon ? Faut-il en déduire qu'il s'agit là d'une chapelle funéraire réservée aux abbés, comme le supposait l'archéologue Charles Bazin en 1847 ? Rien ne permet de le certifier.

Cette salle basse est en effet similaire en tous points à la chapelle haute, quoique, voûtée sur croisées d'ogives et doubleaux, elle ne soit composée que de trois travées. Même profil de nervures, même type d'ornementation sculptée (clefs de voûte, culs-de-lampe), où l'on retrouve des motifs identiques de mandegloire, d'anges musiciens, de figures humaines et de feuillages, bien que les culs-de-lampe qui les portent ne présentent plus les corbeilles que l'on remarque en la chapelle haute. Les parois latérales offrent des arcs formerets en tiers-point, à moulures chanfreinées et arêtes abattues. Tout comme dans la chapelle haute, les éléments sculptés ont, là encore, été extrêmement mutilés par les outrages du temps. Du côté du cloître, cette salle basse communiquait directement avec celui-ci par une porte en arc surbaissé reposant sur des pilastres à ressauts ornés de curieux motifs de chevrons. Cette porte est aujourd'hui obturée et ne communique plus qu'avec des remblais, le sol du cloître ayant été considérablement exhaussé, à la fin du XVIIIe s. et au XIXe s., pour asseoir la terrasse méridionale actuelle.

Le logis abbatial jouxtant à l'ouest la chapelle et qui, dès cette époque, était établi sur son emplacement actuel, à l'opposite des bâtiments conventuels et, notamment, du logis des religieux, fut peut-être également réédifié en cette fin du XIIIe s., comme semble en témoigner un ancien cellier ou cuisine, joignant la salle basse de la chapelle. Les dispositions architectoniques en sont pourtant quelque peu différentes. Deux "nefs" de trois travées, voûtées sur croisées d'ogives et doubleaux, y reposent en effet, au plan médian, sur de robustes piles monocylindriques dépourvues de chapiteau, et latéralement sur de maigres culs-de-lampe. En revanche, le dessin très aigu des arcs formerets, tout comme le profil en amande des nervures, est identique à ceux de la chapelle. Les vestiges d'une cheminée, côté sud, confirment la vocation utilitaire de cette salle, seul reste du logis abbatial médiéval. Le décor se limite derechef aux culs-de-lampe et clefs de voûte, qui portent d'ailleurs les armes de l'abbaye.

Parallèlement à cette vigoureuse campagne de travaux, on embellit notablement l'église, en pourvoyant notamment la voûte du "presbytère" (abside) de peintures murales "en azur" semée de fleurs de lys et d'armoiries, en particulier celles de Guillaume de Beaussault, seigneur de Breteuil à la fin du XIIIe s. Ce "presbytère", qui jouxtait le trésor, forma d'ailleurs chapelle sépulcrale pour nombre d'abbés mais aussi de seigneurs de Breteuil.

Les difficultés économiques apparues dès le XIIIe s., les dévastations et l'insécurité générale engendrées par les guerres des XIVe et XVe s., sonnèrent le glas de l'antique prospérité du monastère. A plusieurs reprises de surcroît, notamment entre 1420 et 1440, les religieux furent contraints d'abandonner leur couvent pour aller se réfugier, à l'abri des fortes murailles de Beauvais et d'Amiens, en l'hôtel urbain qu'ils possédaient en chacune de ces deux villes. Pourtant, au cours des - parfois longues - périodes de trêve, l'abbé et les moines continuèrent à entretenir et améliorer leurs bâtiments. C'est ainsi qu'en 1410, l'abbé Nicolas Corbel fit refaire le lambris de la nef ("lambroissier ceste noeuf") par le menuisier Pierre Gillon. Il ordonna aussi la réfection des stalles du choeur ainsi que de la châsse de saint Constantien. Quelques décennies auparavant, en 1333, Clémence de Muret, veuve d'Evrard de Montmorency, seigneur de Breteuil, avait fondé une nouvelle chapelle, dite de Notre-Dame-de-Beaussault, en l'église, où elle fut inhumée. Parmi les seuls monuments funéraires de l'église parvenus jusqu'à nous, figure précisément le beau gisant de Nicolas Corbel, mort en 1418, et inhumé sous le trésor. Ce gisant est aujourd'hui placé en la salle basse de la chapelle médiévale.

Mais, en dépit de ces quelques embellissements, l'abbaye eut à subir les plus graves avanies pendant toute la durée de la guerre de Cent Ans et fut même victime d'un incendie vers 1425, au moment où le château voisin était farouchement disputé entre La Hire et les Anglais. Par ailleurs, le partage des menses conventuelle et abbatiale, opéré dès avant 1322, devait

préfigurer la mise en commende et constituait le premier grave présage du déclin inexorable du monastère, tant au spirituel qu'au temporel.

Après la reddition du château aux Bourguignons, en 1435, et le retour à une certaine paix, l'abbé Guillaume Lemoine (1418-1445) et les religieux réintégrèrent leur monastère et entreprirent de le restaurer. Dès les années 1440, l'abbé obtint du pape une bulle "qui donnait des indulgences à ceux qui faisaient des aumônes en visitant les ruines de l'abbaye". Mais cet ample programme de restauration dut être poursuivi pendant toute la seconde moitié du XVe s. et le premier tiers du XVIe s.

C'est sous l'abbatiat de Thomas Avisse (1485-1497) que furent exécutés l'essentiel des travaux. On bâtit, au nord-est du cloître, un grand bâtiment ("quadrata turris"), cantonné de tourelles cylindriques en encorbellement reposant sur des contreforts. Ce bâtiment abritait, au rez-de-chaussée, les grandes cuisines, au premier étage, l'hôtellerie, au deuxième étage, l'infirmerie, enfin, au dernier étage, un magasin aux provisions. De cet imposant édifice, détruit vers 1775, ne subsiste plus rien à l'exception de l'encorbellement sur contreforts de l'une des tourelles nord, aujourd'hui noyé dans les maçonneries des bâtiments XVIIIe.

En outre, l'abbé Thomas Avisse fit apporter de substantiels embellissements à l'église : exécution d'un retable de la Passion, en 1487; réalisation, en 1486, par des artistes allemands, d'un "grand candélabre en cuivre" pour le presbytère, qui représentait "une Notre-Dame de cuivre tenant son petit Jésus dans ses bras, et la lune faite en croissant sous ses pieds, avec des rayons tout autour de la Notre-Dame. Au milieu sont les images de saint Constantien et de saint Claude" (Wuyart); enfin, exécution d'un aigle-lutrin, également en cuivre. L'abbé fit aussi refaire les vitres de la salle capitulaire.

Enfin, et ce n'est pas le moindre, l'abbé Avisse entreprit la reconstruction du logis abbatial, incendié vers 1425. Ce logis prolongeait vers le nord l'aile ouest du cloître, en symétrique du grand bâtiment aux tourelles qui prolongeait l'aile est. Wuyart a laissé quelques lignes sur les dispositions intérieures de ce logis :
" On voit encore dans sa chambre" (de l'abbé) "un lit en coeur de chêne, fort bien travaillé et cizelé, qui marque la curiosité de ces abbés. Toutes les chambres furent lambrissées en coeur de chêne. Presque tout le bâtiment est de même matière".
Cette reconstruction fut achevée par le 36e et dernier abbé régulier, Jean Blancpain (1501-1527). Comme le rappelait Wuyart :
" Ce bâtiment porte quatre voûtes l'une sur l'autre, couvrant la cave, la chapelle, le fort où il mettait les archives et le trésor, et une au-dessus du fort pour préserver d'incendie".

Ce logis abbatial est aujourd'hui le seul reste d'une période fertile en travaux de grande ampleur. De plan rectangulaire, il est, depuis le XVIIIe s., amputé de sa partie méridionale jouxtant l'aile ouest du cloître, détruite à cette époque. Sa façade septentrionale est restée la plus authentique avec ses deux tours hexagonales, cantonnant un mur pignon, dont les différents niveaux sont délimités par des larmiers. Le rez-de-chaussée est éclairé par de petites baies soulignées d'une archivolte en accolade. Le premier étage est doté de larges baies rectangulaires à encadrement formé de moulurations flamboyantes reposant sur une base buticulaire. Ces baies étaient naguère agrémentées de meneaux croisés. Enfin, le deuxième étage est percé de grandes baies en plein cintre pourvues d'archivoltes amorties en larmier. On retrouve les mêmes percements, quoique tronqués, sur la face orientale de ce logis, aujourd'hui en grande partie dissimulée par des adjonctions contemporaines. Cette face orientale, qui

jouxte la chapelle médiévale, possédait un accès en rez-de-chaussée constitué par une petite porte sommée d'une archivolte hémicirculaire amortie en larmier. En revanche, elle ne possède qu'un seul étage et un comble à deux versants pourvu de lucarnes. La partie supérieure de cette face orientale est construite en torchis, résultat, peut-être, d'une modification ultérieure. Des dispositions intérieures anciennes de ce logis, ne subsiste plus rien si ce n'est, dans l'une des tours, éclairée par de petites baies rectangulaires, un escalier en brique orné d'une voûte à la rihour.

Il est à noter que le prédécesseur immédiat de Jean Blancpain, l'abbé Jean Mareschal (1497-1501), avait fait entreprendre la reconstruction des voûtes de la salle capitulaire, et orner le pourtour du grand autel de l'église de colonnes de cuivre portant des anges soutenant les instruments de la Passion. Jean Blancpain, pour sa part, outre l'achèvement du logis abbatial, fit aussi reconstruire, en 1524, le grand réfectoire (aile est du cloître), doté de statues grandeur nature représentant les Douze Apôtres. Pierre Mouret a laissé une brève description de ce réfectoire :" ...c'étoit une longue et large salle voûtée" ,dit-il. Enfin, Jean Blancpain fit également refaire la grande baie, pourvue de meneaux croisés, qui éclairait le niveau supérieur de la chapelle.

La mise en commende de l'abbaye, dès 1527, devait sceller l'inexorable déclin du monastère, amorcé dès le XIVe s. Les abbés commendataires qui se succédèrent alors n'administrèrent l'abbaye que par le truchement de baillis et de procureurs et, souvent, ne vinrent jamais la visiter. Il est vrai que ces abbés étaient de très hauts dignitaires de l'Eglise : pour le seul XVIe s., on relève les noms du cardinal Jean du Bellay, des cardinaux et princes de Ferrare Hippolyte, puis Louis d'Este, enfin du cardinal de Pellevé. Louis d'Este (?-1586) était, à lui seul, archevêque d'Auch et abbé commendataire des abbayes de Froidmont, Breteuil, Saint-Martin-aux-Bois, Saint-Quentin de Beauvais, Chaalis et Saint-Médard de Soissons, pour ne citer que les monastères picards dont il jouissait du revenu ! Il devait donc advenir ce qui nécessairement advint : un relâchement total de la règle, une sécularisation progressive et de facto de la vie monastique, et une désorganisation complète de la gestion du temporel.

Pourtant, on continua, de loin en loin, à procéder à des embellissements ornementaux : dans le cloître, on fit, dès le début du XVIe s., "une image en bois qui représente N. Seigneur descendu de la croix" (Wuyart), alors que pour l'église, on faisait exécuter une Mise au Tombeau, dont Mouret se souvenait avec précision en 1821 :
" On voyait, en entrant à gauche de cette église, un monument bien intéressant; c'étoit un sépulchre de Jésus-Christ, en pierres très-dures, qu'entouroient les apôtres, ainsy que la mère et les tantes du Rédempteur, le tout de grandeur d'homme; les pierres étoient si bien sculptées, et les figures si bien faites, qu'on eût dit qu'elles étoient vivantes; en les regardant, on ne pouvoit se défendre d'un sentiment intérieur de respect, de compassion et d'une profonde piété : c'étoit un des monuments le plus considérables que possédoit l'église de l'abbaye".
Mouret se rappelait encore d'avoir vu en place les douze statues d'apôtre, de grandeur nature, sculptées en 1554 pour le réfectoire : "on y voyoit placé aux murs, tous les apôtres, de grandeur colossale; le tout représentant la Pâque".

Quant aux bâtiments, l'abbé Le Bouteiller, vicaire général de l'évêque de Beauvais, Odet de Coligny, lors d'une visite de l'abbaye effectuée en 1557, prescrivit au procureur de l'abbé commendataire "de restaurer l'église et les lieux réguliers, qui menaçoient ruine". Pourtant, rien n'avait été fait en 1565, puisqu'à cette date, les moines se plaignaient que l'eau de pluie envahissait tout et abîmait les appartements et le mobilier. Rien n'y fit et seules quelques menues réparations furent faites au logis abbatial.

Tout alla de mal en pis avec les Guerres de Religion, qui ravagèrent la contrée. En 1575, les Huguenots mirent à sac l'abbaye. En 1589, ce fut au tour de lansquenets du duc de Mayenne, qui campaient à Paillart, de la dévaster. Des soldats ayant tiré au pistolet sur le saint ciboire, le duc de Mayenne les fit pendre à un orme sur le chemin de Breteuil à Paillart.

Au début du XVIIe s., l'état de décrépitude spirituel et matériel de l'abbaye était si avancé que le grand réfectoire, "qui est une fort belle pièce, ne servoit plus que de salle de théâtre, pour faire jouer les comédies et donner les bals aux dames des lieux circonvoisins, auparavant même que le seigneur" de Breteuil ,"le prince de Condé, fut en possession de l'abbaye, s'étant emparé de ce lieu de régularité pour être employé aux dissolutions, en sorte que le roy Henri IV, qui mouroit de passion pour Madame la Princesse de Condé, creust avoir bien payé la peine d'estre venu en cette abbaye, ayant eu la satisfaction de l'y voir danser et baller au travers d'une fente de la grande porte du même réfectoire qui respondoit par le cloistre, en habit déguisé, parce que cette dame qu'il poursuivoit, estant très chaste, il ne l'avoit pu veoir de plus prez" (Wuyart). Les religieux eux-mêmes menaient une existence totalement sécularisée, parfois même en état de concubinage avec des femmes de Breteuil ! Cette situation, correspondant à l'époque (1610-1621), où l'abbaye était sous la coupe du prince de Condé, qui avait lui-même nommé l'abbé, ne pouvait être tolérée bien longtemps. En dépit de multiples interventions, notamment celle de saint Vincent de Paul auprès de l'évêque de Beauvais, il fallut attendre 1645 pour que la réforme mauriste soit introduite dans le monastère, et que de nouveaux moines venus de Saint-Germain-des-Prés remplacent les religieux corrompus.

Mais si la règle claustrale fut alors rétablie, il n'en fut point de même des bâtiments. Contrairement à de nombreux monastères, Breteuil n'a point fait l'objet, après l'introduction de la réforme mauriste, de campagnes de reconstruction intégrale, ou même partielle, des lieux réguliers, en particulier du logis abbatial et de la maison conventuelle, dans la deuxième moitié du XVIIe s. et au début du XVIIIe s. On ne procéda qu'à des aménagements ponctuels, embellissements de l'église, réfections fragmentaires : ainsi , en 1651, "la porte du portail du monastère qui joint celui de l'église a été faite et bâtie tout à neuf, et ensemble, l'entrée et cour dudit monastère a été agrandi de moitié par l'éloignement de la muraille qui joignait le coin du corps de logis, dans l'état qu'il est maintenant, en sorte qu'il y a lieu dans ledit bâtiment pour une chambre de procureur et un portier..." (d'Allichamps, 1721). De même, en 1653, l'abbé commendataire Jacques de Neufchèzes, évêque de Châlons, qui avait financé les travaux de 1651, fit refaire les stalles du choeur. En 1672, on "accomode" la grande salle qui est au bout du dortoir pour les hosties, on fait ajuster les persiennes, faire un grand bûcher et le petit lieu commun qui est au bout du dortoir.

En 1684, nouveaux travaux d'aménagement intérieur : "la grande salle, dessus la cuisine, au bout du couloir, a été divisée en 3 chambres, et celle de dessus, carrelée...on a fait accomoder la chambre commune et les 2 chambres pour les hosties qui y sont contigues. On a fait aussi paver...les chambres de l'infirmerie." (d'Allichamps). En 1685, "notre église a été reblanchie...". En 1686, un grand corps de logis, joignant le grand bâtiment de l'hôtellerie et de l'infirmerie, fut entièrement brûlé et rebâti la même année. On ignore quelle était la destination de ce corps de logis et sa situation exacte.

Au cours de cette période, d'illustres personnages occupèrent en diverses circonstances le logis abbatial: la reine régente Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV en 1646; Jacques II, roi d'Angleterre, en 1689, sans compter plusieurs évêques et autres prélats.

Au début du XVIIIe s., l'antique église fit l'objet, principalement en 1704 et 1710, de travaux de confortation urgents. En 1704, on "a fait faire une grande porte neuve à l'église, celle qui y étoit se trouvant toute rompue et usée.
" On a réparé le grand portail de ladite église, qui étoit tout gâté et mangé d'antiquité et, à la place d'une Vierge et de quelques anges presque tous rompus, on y a mis une grande Vierge de pierre bien dorée et ornée de peinture; ladite Vierge étant auparavant dans le cloître.
" On a osté un grand appenty qui étoit au dessus dudit portail couvert de tuiles et d'une charpente qui rendoit l'entrée de l'église fort désagréable et semblable à l'entrée d'une halle. On a réparé le pavé du portail tout à neuf et réparé le grand degré qui descendoit dans ladite église. On a osté plusieurs hauteurs de terre qui étoient à 2 ou 3 pieds du portail et qui,bien souvent, donnoient occasion d'inondations dans l'église et en ostant toutes ces terres, on a pratiqué une belle grande place devant le portail. Il faut remarquer qu'il y avoit plus de 40 ans que l'on étoit dans le dessein d'oster lesdites terres..." (d'Allichamps).

En 1709, un procès-verbal de visite du "ron poin de l'église" précise qu'il y a "deux grand fente en la muraille du rond point...depuis le pied d'icelle muraille jusque au haut de laditte muraille et mesme jusqu'à la voûte, lesquelle fente vont en élargissant en sorte qu'elle sont plus ouverte par le haut que par le bas d'un bon demy pied, qu'il y a plusieurs pierres esbranlées et destachées du corps de ladite muraille, y ayant mesme à la voûte une ouverture de quatre pieds en diamestre, dont les pierres sont tombées et quy ont donné occasion un recollement de l'autel. Qu'au dehors dud. ron poin, au-dessus du ceintre de la croisée exposée au midy, il y a cinq à six pierre considérable quy font les clefs du ceintre quy sont tombée et ont remarqué que la muraille dudit ron poin du costé du midy est surplombé de deouze pouce au moins, en sorte que tant ladite muraille que la voute menace une ruine subite et total, laquelle arrivant attirera non seulement la ruine totale du sanctuaire, mais encore du clocher...". Les travaux, évalués à 6000 l., sont exécutés en 1710 par Jean et François Beaucheuil, maîtres-maçons à Amiens. Ils consistent principalement en la mise en place d'une poutre avec deux ancres de fer, et de deux tirants de fer, afin d'enrayer l'écartement des maçonneries.

En 1712 et 1723, on procéda à une réfection générale des couvertures de l'église et des lieux claustraux. Par ailleurs, en 1723, un menuisier acheva "de fermer les chaises du coeur...a fait aussi un lambri en boiserie à la salle des hôtes et le grand autel tout en neuf qui, avec la sculpture et la crosse, revient à la somme de 600 l. Il a aussi entrepris de revêtir de boiseries les 4 piliers qui sont autour du sanctuaire qui coûta plus de 600 l.". En outre, on recula, dans la nef, la balustrade du choeur, "qu'on a augmenté de plus de la moitié".

Les lieux réguliers firent également l'objet d'importants travaux. En 1704, on répara trois ou quatre "arc-boutants" du réfectoire qui tombaient en ruine. En 1711, on refit et redressa les piliers du cloître, "qui étoient fort endommagés, menaçoient ruine et penchoient considérablement". Enfin, en 1733, on refit le pavé du réfectoire et "racommoda" l'ancienne boiserie pour une somme d'environ 1500 l.

En dépit des effets temporaires et salutaires de la réforme mauriste, les multiples discordes entretenues entre l'abbé commendataire et les religieux, joint à une décadence générale des vocations monastiques, précipitèrent le déclin du monastère, à tel point qu'en 1766, il fut purement et simplement fermé, et les menses réunies à celles de l'abbaye de Saint-Fuscien près d'Amiens. Mais, à la suite de l'intervention des habitants et de l'évêque de Beauvais, l'abbaye de Breteuil fut réouverte dès 1775, et une petite communauté d'une dizaine de moines s'y réinstalla, sous l'égide de Dom Lépine, prieur. C'est à l'initiative de cette petite communauté et de l'abbé commendataire, Monsieur de Sainte-Aldegonde de Noircarme, que l'on doit la reconstruction totale des bâtiments conventuels, dont la première pierre fut posée

en 1777, mais dont les travaux étaient à peine achevés en 1789. Ces travaux, qui coûtèrent environ 200 000 francs; furent partiellement financés par le fruit de coupes de bois.

Ce nouveau "château des religieux", pour reprendre l'expression de Pierre Mouret, se compose aujourd'hui de deux ailes perpendiculaires. L'aile sud occupe sensiblement l'emplacement de l'aile nord de l'ancien cloître, intégralement détruit vers 1775. L'aile est, en retour d'équerre, est établie à la place de l'aile est du cloître et du grand pavillon cantonné de tourelles en encorbellement, également démoli vers 1775. Une troisième aile, perpendiculaire à l'aile sud côté nord, aurait peut-être été détruite pendant ou après la Révolution, si l'on en croit Mouret qui précise que "la révolution a fait disparoître...une grande partie de ce château admirable, qui faisoit alors l'ornement de Breteuil, par l'entrée de Paris". Cette aile aurait partiellement occupé l'emplacement de l'actuel bâtiment néo-flamboyant, construit au XIXe s.

C'est l'aile est qui constitue la pièce la plus soignée de cet ouvrage. Construite, comme l'aile sud, en pierres de taille bien appareillées, mais d'une grande sobriété de facture, elle présente des chaînes d'angle à refends, refends qui ornent également les pilastres délimitant l'avant-corps central. Celui-ci est sommé d'un fronton triangulaire agrémenté de denticules. Les rares éléments de décor sont constitués par les agrafes des baies ainsi que par les petites consoles à gouttes soutenant leur allège. Cette façade donne sur le parc à l'anglaise et un grand étang, dessinés au XIXe s.

L'aile sud, en revanche, est plus austère et privée de chaînes à refends. En revanche, on y retrouve les mêmes éléments ornementaux, agrafes et consoles à gouttes. L'ancienne entrée principale, aujourd'hui obturée et rejetée plus au centre de la façade, est encore bien reconnaissable avec de larges consoles et agrafes à triglyphes et écailles soutenant un bandeau saillant. Cette ancienne entrée donnait accès à un grand vestibule d'honneur, dont subsistent encore les arcades délimitant la cage d'escalier. Ces arcades sont les seuls restes des aménagements intérieurs primitifs, totalement bouleversés au XIXe s. et surtout depuis la transformation des bâtiments en maison de repos médicalisée, dans les années 1960.

L'église abbatiale offrait bien piteuse allure à la veille de la Révolution, si l'on en croit Pierre Mouret :
" ...ses murs...étoient extrêmement épais...; cette église se trouvoit enfoncée dans la terre de plus de six pieds, parce qu'avec le tems, on relevoit les terreins à l'entour, ce qui la rendoit extrêmement humide et mal-saine; les gens d'âge n'y osoient aller au service...
" C'étoit, dans les derniers tems, comme un vaisseau abandonné; il n'y avoit point de bancs pour s'asseoir, si ce n'est qu'un peu de formes" (stalles) "au fond du choeur, dont quelques hommes seulement, avec les chantres et les religieux, alloient s'y placer.
" Du reste, cette église étoit remplie d'arbres de tous côtés, et le peuple, ou, pour mieux dire, les jeunes gens s'y mettoient; au surplus, comme nous venons de le dire, il n'y avoit que la jeunesse de Breteuil qui y alloit aux vêpres dans les derniers tems, encore c'étoit pour s'y jouer; les religieux eux-mêmes s'y amusoient aussy...Cela est si bien vrai, que les pères et mères crioient après leurs filles quand ils savoient qu'elles avoient été aux vêpres de l'abbaye...Il faut l'avouer, et nous ne croyons pas devoir ici nous dispenser de dire que ces religieux avoient une morale trop relâchée, qui a beaucoup nui à la jeunesse de ce tems, et par conséquent à la religion; car déjà, en 1788, où je m'en souviens bien, les filles et les garçons de Breteuil étoient dans un état de relâchement répréhensible, et cela, plus occasionné par les moines que par toute autre chose".

Fermée en 1790, l'abbaye de Breteuil fut confisquée comme bien national. Utilisée successivement comme lieu des séances de l'administration municipale puis du directoire du

district de Breteuil, elle fut, entre 1792 et 1799, essentiellement occupée par l'armée et les troupes de passage. L'église fut notamment convertie en écurie et abrita alors plus de cent chevaux, tandis que les bâtiments conventuels étaient utilisés comme hôpital militaire. Dès 1796, les bâtiments de la ci-devant mense abbatiale, en particulier la chapelle de l'abbé et le logis abbatial XVIe, furent adjugés à Jean-Bernard Levavasseur (1731-1805), ancien subdélégué de l'Intendance de Picardie et maire de Breteuil entre 1800 et 1805. Quant aux bâtiments de la mense conventuelle - château des religieux et église abbatiale - ils ne furent vendus qu'en 1799 et adjugés, moyennant 9000 l., à Henri-Charles Tassart (1733-1811), notaire à Breteuil. Cette dernière vente suscita les violentes protestations de l'administration municipale qui désirait se porter acquéreur de ces bâtiments afin d'y établir en particulier une caserne de gendarmerie, une écurie de 200 chevaux pour les troupes de passage, une prison pour les prisonniers de guerre, le lieu des séances de la commune ainsi que la justice de paix. En vain. L'église, encore intacte en 1801, disparut, ainsi que les vestiges du cloître, sous la pioche des démolisseurs dans le premier quart du XIXe s., mais, en 1839, l'érudit Woillez pouvait encore étudier les vestiges du mur latéral sud de la nef. Celui-ci fut anéanti peu de temps après.

En dépit de ces destructions irréparables, la chapelle de l'abbé miraculeusement épargnée et le logis abbatial XVIe surent captiver l'attention des archéologues et des dessinateurs dès l'aube du XIXe s. En 1839, Aimé Duthoit, et, en 1840, Taylor et Nodier, dans les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France,* consacrent plusieurs dessins et lithographies à l'abbaye, dont l'ancien grand pavillon XVe des religieux, détruit vers 1775, sera également reproduit dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc. Par ailleurs, Charles Bazin consacre un long article à la chapelle de l'abbé et à son pavage dans le *Bulletin archéologique,* en 1847-1848. Il écrit notamment:
" Le propriétaire actuel conserve ces parties anciennes de l'abbaye de Breteuil dans l'état où elles sont. Mieux vaut la trace du temps que les stigmates d'une restauration qui, pour approprier un monument aux usages de la vie civile, le défigure le plus souvent et lui ôte toute la valeur qui pouvait lui rester".
Les *Annales Archéologiques* de Didron (1850) et le chanoine Pihan, dans son *Esquisse descriptive des Monuments Historiques dans l'Oise* (1889) s'attarderont tout aussi longuement sur la chapelle et son ornementation.

Il n'est donc nullement surprenant de constater que, dès 1883, cette chapelle gothique ait été classée parmi les Monuments Historiques, suite à un rapport élogieux de l'inspecteur général Ruprich-Robert accompagné de relevés de Rapine (1881). Demeurée propriété privée jusque dans les années 1950, l'antique monastère, après avoir un temps été transformé en hôtel-restaurant, a été acquis en 1964 par la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre et Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc (F.N.C.P.G.-C.A.T.M.), qui l'a convertie en maison de repos et totalement transformé les dispositions intérieures, à l'exception de la chapelle et des deux salles basses médiévales.

district de Breteuil, elle fut, entre 1792 et 1799, essentiellement occupée par l'armée et les troupes de passage. L'église fut notamment convertie en écurie et abrita alors plus de cent chevaux, tandis que les bâtiments conventuels étaient utilisés comme hôpital militaire. Dès 1796, les bâtiments de la ci-devant mense abbatiale, en particulier la chapelle de l'abbé et le logis abbatial XVIe, furent adjugés à Jean-Bernard Levavasseur (1731-1805), ancien subdélégué de l'Intendance de Picardie et maire de Breteuil entre 1800 et 1805. Quant aux bâtiments de la mense conventuelle - château des religieux et église abbatiale - ils ne furent vendus qu'en 1799 et adjugés, moyennant 9000 l., à Henri-Charles Tassart (1733-1811), notaire à Breteuil. Cette dernière vente suscita les violentes protestations de l'administration municipale qui désirait se porter acquéreur de ces bâtiments afin d'y établir en particulier une caserne de gendarmerie, une écurie de 200 chevaux pour les troupes de passage, une prison pour les prisonniers de guerre, le lieu des séances de la commune ainsi que la justice de paix. En vain. L'église, encore intacte en 1801, disparut, ainsi que les vestiges du cloître, sous la pioche des démolisseurs dans le premier quart du XIXe s., mais, en 1839, l'érudit Woillez pouvait encore étudier les vestiges du mur latéral sud de la nef. Celui-ci fut anéanti peu de temps après.

En dépit de ces destructions irréparables, la chapelle de l'abbé miraculeusement épargnée et le logis abbatial XVIe surent captiver l'attention des archéologues et des dessinateurs dès l'aube du XIXe s. En 1839, Aimé Duthoit, et, en 1840, Taylor et Nodier, dans les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, consacrent plusieurs dessins et lithographies à l'abbaye, dont l'ancien grand pavillon XVe des religieux, détruit vers 1775, sera également reproduit dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc. Par ailleurs, Charles Bazin consacre un long article à la chapelle de l'abbé et à son pavage dans le *Bulletin archéologique*, en 1847-1848. Il écrit notamment:
" Le propriétaire actuel conserve ces parties anciennes de l'abbaye de Breteuil dans l'état où elles sont. Mieux vaut la trace du temps que les stigmates d'une restauration qui, pour approprier un monument aux usages de la vie civile, le défigure le plus souvent et lui ôte toute la valeur qui pouvait lui rester".
Les *Annales Archéologiques* de Didron (1850) et le chanoine Pihan, dans son *Esquisse descriptive des Monuments Historiques dans l'Oise* (1889) s'attarderont tout aussi longuement sur la chapelle et son ornementation.

Il n'est donc nullement surprenant de constater que, dès 1883, cette chapelle gothique ait été classée parmi les Monuments Historiques, suite à un rapport élogieux de l'inspecteur général Ruprich-Robert accompagné de relevés de Rapine (1881). Demeurée propriété privée jusque dans les années 1950, l'antique monastère, après avoir un temps été transformé en hôtel-restaurant, a été acquis en 1964 par la Fédération Nationale des Combattants Prisonniers de Guerre et Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc (F.N.C.P.G.-C.A.T.M.), qui l'a convertie en maison de repos et totalement transformé les dispositions intérieures, à l'exception de la chapelle et des deux salles basses médiévales.

Seule, à l'heure actuelle, la chapelle haute est classée parmi les Monuments Historiques. Le propriétaire qui a, de manière méritoire, mené d'importants travaux sur cette chapelle, avec le concours financier de la Conservation Régionale des Monuments Historiques, a également réaménagé tout à fait positivement la salle basse, curieusement non classée en 1883, tout comme le cellier médiéval sous le logis abbatial XVIe. Elle souhaite le classement de ces deux pièces, afin d'assurer leur restauration - une partie des voûtes du cellier est sous étais depuis plusieurs années - et pouvoir les rendre ainsi ponctuellement accessibles au public, à l'instar de la chapelle haute, en particulier au moment des Journées du Patrimoine. La F.N.C.P.G.-C.A.T.M., très soucieuse depuis quelques années de préserver la qualité et l'authenticité

historique de cet ensemble architectural, serait également favorable à l'inscription des façades et toitures du logis de l'abbé XVIe et du château des religieux XVIIIe .

On ne peut que souscrire à cette double proposition - classement pour les parties médiévales, inscription pour les façades et toitures des bâtiments d'époque moderne -, qui aurait pour avantage, outre l'homogénéisation et, de fait, la maîtrise de programmes de travaux qui doivent rendre compatibles exigences patrimoniales et sanitaires, d'assurer la reconnaissance de la valeur historique et architecturale d'un site monastique prestigieux et dont le rayonnement s'est révélé considérable tout au long de son histoire, en cette partie de la Picardie. Cette mesure de protection devrait également s'appliquer aux sols archéologiques de l'église et du cloître, dont subsistent encore les fondements sous l'actuelle terrasse méridionale, ainsi qu'en ce qui concerne les objets mobiliers, à la dalle funéraire à effigie gravée de Jean Le Waules (XIIIe s.) et au gisant de Nicolas Corbel (XVe s.)

J.C.CAPPRONNIER